

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 - FAX. (1) 43.31.19.83

Hebdomadaire - n° 1930 - 24 novembre 1994 - 3 F

### D 1930 **VENEZUELA** : TÉMOIGNAGE SUR LA VIE EN MILIEU POPULAIRE

Dans l'ensemble de l'Amérique latine, le Venezuela ne fait pas la une des médias si ce n'est, périodiquement, un brutal accès de fièvre. Il en a été ainsi des premières "émeutes de l'austérité" dans le continent (cf. DIAL D 1387), d'une tentative de coup d'État militaire "de gauche" (cf. DIAL D 1677) et de la destitution spectaculaire pour corruption, de Carlos Andrés Pérez, une grande figure de président de la République (cf. DIAL D 1816).

Investi le 2 février 1994, à l'âge de 79 ans, le président Rafael Caldera se retrouvait pour la seconde fois à la tête du pays, mais dans un contexte de crise économique et sociale généralisée. Les risques existent d'une crise du système démocratique lui-même. Le 27 juin 1994 le gouvernement du président Caldera prenait un certain nombre de "mesures d'urgence nationale", en particulier pour faire face à une débâcle financière. Pour assurer l'efficacité de ces mesures, le président décrétait le lendemain la suspension temporaire des garanties constitutionnelles (qui seront rétablies le 21 juillet suivant). L'opposition criait alors au "calderazo", au coup d'État de Caldera à la manière du Péruvien Fujimori (cf. DIAL D 1687).

L'instabilité politique se joignait au climat de violence et de délinquance ainsi qu'aux difficultés d'existence des milieux populaires pour créer un climat social de plus en plus tendu. En témoigne le récit ci-dessous, émanant d'une correspondance particulière.

Note DIAL

La situation est de plus en plus difficile. La corruption et la négligence des dix dernières années ont vidé et continuent de vider le trésor de l'État. La corruption est telle que tout se défait. Le président Rafael Caldera, qui a été investi après les élections de décembre 1993, arrive dans une situation de désastre moral semé par les présidents Jaime Lusinchi et Carlos Andrés Pérez: plus rien ne se fait, depuis eux, sans d'importants graisse-pattes. Il est probablement trop tard maintenant pour renverser la vapeur, dans un contexte de récession mondiale des prix du pétrole qui se sont effondrés (donc, d'une économie nationale trop dépendante de ce mono-produit) et de profond découragement national. Où cela va-t-il nous mener? D'un point de vue économique, on est encore loin de toucher le fond; et d'un point de vue politique, il n'y a personne qui parierait lourd sur la continuité démocratique: on a l'impression de voir se rapprocher progressivement la dictature pure et dure que le pétrole abondant a contribué à retarder jusqu'à présent. Arriverons-nous démocratiquement en décembre de cette année?

Entre-temps, la violence quotidienne est habituelle: policiers de tous poils et délinquants rivalisent à qui mieux mieux pour savoir qui tuera, chaque jour, plus de gens. Qu'il est donc loin le Venezuela ouvert, confiant, généreux qu'on pouvait encore rencontrer il y a vingt ans ! Circuler aujourd'hui, tant dans les rues de Caracas que dans les escaliers de n'importe quel barrio ou sur les routes de plus en plus mauvaises de l'intérieur du pays, équivaut à un acte de foi... qu'il est bon de précéder d'un acte de contrition ! Mais cette violence armée (rien qu'à Caracas il y a chaque week-end de

trente à quarante assassinats, plus ceux de la semaine) n'est que l'épiphénomène de la violence qui imprègne toutes les relations personnelles et dont je pourrais vous donner mille exemples. La vie est très dure. Faire de vieux os devient une gageure. Le Venezuela, protégé par ses pétrodollars, a gardé pendant des décennies les apparences de la démocratie plus ou moins distributive. Ce temps-là est définitivement passé. Tout le pays est à refaire.

De sorte que les gens comme moi qui sont sur les collines ou dans les barrios par choix et en acte de confiance dans la reconstruction quand tout le pays se dégingue, on sait que:

- 1) on travaille pour après-demain, car demain sera pire;
- 2) à terme n'importe quoi peut arriver et peut nous arriver;
- 3) dans la confiance et l'espérance il n'y a pas d'autre chemin possible. Sauf à opter pour la mort - comme beaucoup le font - contre la vie.

C'est dans ce contexte que la théologie aussi doit se faire. Et c'est dans ce contexte qu'il faut accompagner les gens, en "minorités abrahamiques<sup>1</sup>" qui, parce qu'elles ont choisi la vie, doivent cheminer dans l'espérance: ni aujourd'hui ni demain ne seront meilleurs. Il faut jeter les bases de l'après-demain sans savoir, bien sûr, si jamais on le verra.

Au barrio, la vie est dure. Dans ce microcosme de la situation nationale, la vie côtoie la mort; chacun fait son choix même si, comme c'est le cas le plus souvent, on prétend ne pas choisir et jouer habilement sur les deux tableaux. Mais il est merveilleux de constater combien les communautés chrétiennes (actuellement il y en a six rien que dans le barrio San José) sont les vrais modèles de la confiance, de l'espérance et de la solidarité, dans la perspective de la vie. C'est pourquoi je m'y sens bien. Il y a des gens vraiment extraordinaires qui sont les vrais piliers de cet après-demain, même si eux aussi savent qu'ils ne le verront pas. Partage. Solidarité. Enseignement de la catéchèse. Prière et enseignement de la prière à d'autres. Recherche des moyens d'entraide. Participation aux réseaux alternatifs, entre autres, de la santé et de l'éducation, face aux services publics qui se défont dans un sauve-qui-peut généralisé et dans la corruption à grande échelle: le service de la santé est en ruines, et celui de l'éducation suit le même chemin. Il faudra aussi s'attaquer à d'autres secteurs par des réseaux alternatifs de coopération pour l'achat et la consommation, et d'autres choses encore. Sur la colline, dans des maisons minuscules où il manque presque tout, à commencer par l'eau, il y a des gens qui sont vraiment, comme disait l'auteur anonyme de la lettre à Diognète au 2<sup>e</sup> siècle, "l'âme du monde" - l'âme de ce monde-là, de ce microcosme - et l'espérance pour le présent et l'avenir. (Correspondance particulière du 15 mai 1994)

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

---

Abonnement annuel: France 395 F - Étranger 440 F - Avion Amérique latine 500 F - USA-Canada-Afrique 490 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441

<sup>1</sup> L'expression est de Mgr Helder Câmara quand il était archevêque de Recife, au Brésil, au début des années soixante-dix (NdE).